

Le *Mag*

EFFETS DE STYLE #8

CARTE POSTALE

Philip Plisson

RENCONTRES

Florent Manaudou
Bruno Solo & Yvan le Bolloc'h
Flore Vasseur
Romy Schneider par H-J Servat

DESTINATIONS

Bourgogne Franche-Comté
Madère
La Havane
Phuket

SAVEURS DU MONDE

L'Italie par Luana Belmondo

Avril 2022 - #8

Créateur de tentations

”

LE VOYAGE, UN BESOIN ESSENTIEL

ORGANISEZ VOTRE PROCHAIN SÉJOUR EN TOUTE SÉRÉNITÉ

LES PROFESSIONNELS DU VOYAGE VOUS CONSEILLEN
POUR VOUS FAIRE VIVRE DES EXPÉRIENCES UNIQUES

LES ENTREPRISES
DU VOYAGE 

Édito

Chiffre 8 : chiffre sacré chez certains, porteur de sens, de spiritualité, de vibrations positives, symbole de l'infini et de l'éternelle renaissance (tant mieux, encourageant)

Persévérer : persister, demeurer constant dans une action entreprise (on essaie, tous ensemble)

Optimisme : prendre les choses du bon côté en négligeant les aspects fâcheux (de circonstances, mais pas toujours évident)

Lâcher-prise : accepter de regarder une situation d'un autre point de vue en renonçant à tout contrôler (un vrai travail de terrain)

Rêver : laisser aller son imagination (nécessaire et vital)

Voyager : aller dans un lieu plus ou moins loin (il était temps)

Invités du magazine : personnalités inspirées, inspirantes (merci tellement à Luana Belmondo, Flore Vasseur, Florent Manaudou, Philip Plisson, Henry Jean Servat, Bruno Solo & Yvan Le Bolloc'h)

Destinations : Randonnées au grand air dans le Jura, Madère l'Eternelle, La Havane en vraie, Phuket ou la possibilité d'une île (to do list simple et efficace)



© Maya Angelsen

Remerciements aux contributeurs :
Rédaction : Sophie Baillet, Jean-Pierre Charrial, Henry-Jean Servat
Graphisme : Patrick Bacqué

Ne laissez pas vos rêves embarquer sans vous.


Directrice Générale

#nevergiveup
#jesuisunagentdevoyages
#tourisme
#croisières



© Adobe Stock

Sommaire



CUNARD



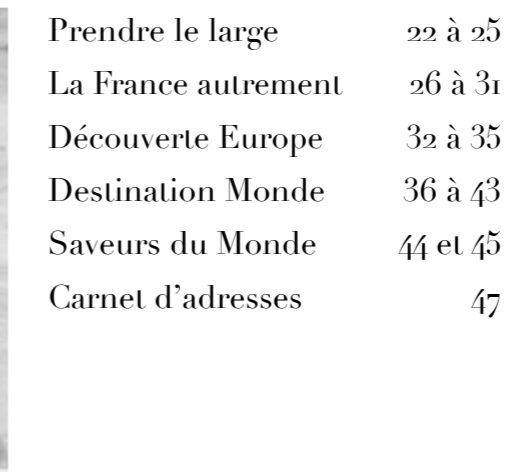
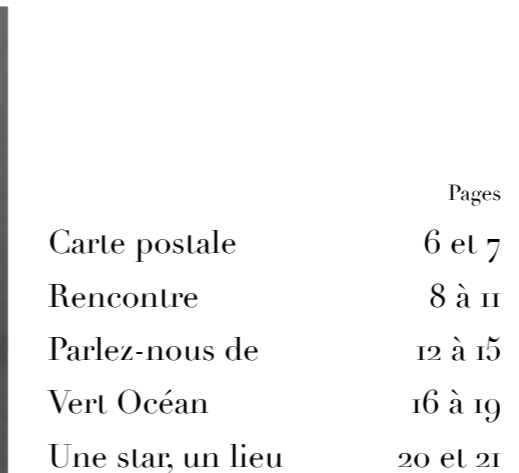
QUEEN MARY 2

TRAVERSÉES TRANSATLANTIQUES 2023



Avec conférenciers de renom. Incluant 4 départs francophones dont un départ exceptionnel du Havre le 19 mai 2023

IM 075 100 151



	Pages
Carte postale	6 et 7
Rencontre	8 à 11
Parlez-nous de	12 à 15
Vert Océan	16 à 19
Une star, un lieu	20 et 21
Prendre le large	22 à 25
La France autrement	26 à 31
Découverte Europe	32 à 35
Destination Monde	36 à 43
Saveurs du Monde	44 et 45
Carnet d'adresses	47

Carte postale

Philip Plisson

La Trinité-sur-Mer



MARIN-PHOTOGRAPHE

« Comme Picasso qui fut le premier à peindre la peinture de préférence à ses modèles, Philip au moment où l'on croit qu'il raconte un spi déchiré, une bouée couchée par le courant ou l'inépuisable histoire d'un sillage d'écume au près serré, ne fait que de parler de son art, tout en mensonges vrais. Merci, Philip, d'avoir écrit en images, sur la mer, le texte qu'aucun écrivain n'a su élever à la hauteur du modèle, démesuré, haletant, cristallin-morceau de ciel »

Bertrand Poirot-Delpech de l'Académie Française



© Philip Plisson

1 951, petit bonhomme de quatre ans, je débarque à La Trinité-sur-Mer après une journée de route, bloqué avec ma sœur à l'arrière de la 4CV Renault familiale. Ayant grandi entre les étangs de Sologne et les bords de Loire, ici, je découvre enfin l'horizon immense, infini, puis la lumière. Elle brille de scintillement argent sur cette mer inconnue. J'apprendrai plus tard qu'en Bretagne sud, on regarde toujours la mer à contre-jour. Je présume que c'est à cet instant que j'ai compris pourquoi les parents, depuis des semaines, nous parlaient des émotions que nous allions vivre. Ils nous révélaient tout naturellement leur besoin de Mer. J'apprendrai beaucoup plus tard qu'il coule dans notre

sang, dans nos larmes, le même pourcentage de sel que dans la mer ce qui expliquerait ce besoin de retourner d'où nous venons. La petite plage bleue pleine de soleil qui illustre mes propos est celle où pour la première fois entre mes orteils tétanisés, la mer s'est infiltrée avec une sensation glacée qui m'a fait battre d'un coup en retrait. Après quelques instants, nous fîmes connaissance avant un nouveau repli provoqué par les éclaboussures des parents qui prenaient un malin plaisir à nous asperger. Les cheveux mouillés, les premières gouttes de mer coulaient sur mon visage jusqu'aux lèvres. C'est alors que je découvris le vrai goût de la mer, j'étais baptisé.

Rencontre

Florent Manaudou

Simplicité, sincérité et authenticité, Florent Manaudou ajoute à son arc de multiple médaillé, les qualités qui soulignent l'humilité des vrais champions et des sportifs de haut niveau.

L'effort va de soi mais les temps de récupération sont tout aussi essentiels tandis que si les challenges de demain sont personnels, être tourné vers les autres pour apprendre d'eux est simplement évident.

Et dans les yeux de l'athlète il n'y a pas que les médailles qui brillent.



© Arena



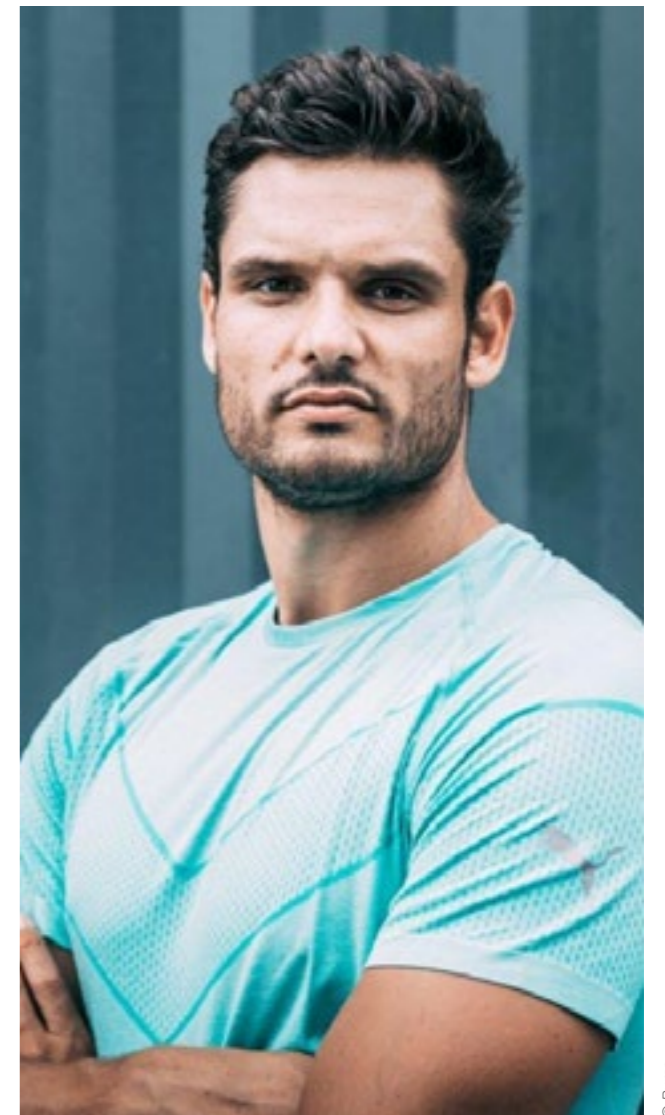
© Adobe Stock

A lire vos récentes interviews ou les posts sur les réseaux sociaux, la presse s'accorde à souligner votre « nouveau sourire ». L'aube de 2022 serait-elle placée sous le signe de la sérénité ou d'une nouvelle forme de sagesse ?

Clairement plus que 2021 qui fut une année Olympique pour moi et ce sont toujours des périodes un petit peu plus stressantes. Or là, c'est vrai je prends plus mon temps. Je viens de déménager. J'ai quitté Marseille pour Antibes et je me sens bien dans ma nouvelle vie. En effet, le mot sérénité résume bien mon état. En tout cas pour l'instant et j'espère que cela va durer. Là tout va très bien.

Pour parvenir à cet équilibre de vie, espéré et recommandé, beaucoup se défouent grâce au sport. Pour un sportif émérite tel que vous, comment décompresser autrement ?

Je dirais que jouer de la musique est l'une des réponses depuis que j'ai appris à jouer de la guitare il y a quelques années. Parce que justement j'éprouvais le besoin de m'évader de mon quotidien de sportif qui n'est pas tous les jours facile non plus. Il ne faut pas croire cela. Et la musique est pour moi un moyen formidable. Un quotidien qui va certainement retrouver certaines contraintes dans la préparation des jeux de Paris 2024.



© Puma



Jardin japonais au printemps

© Adobe Stock

Est-ce déjà une chose à laquelle vous pensez ou bien justement est-ce que cette sérénité, cette sagesse et votre longue expérience de tels challenges vous amènent à savoir prendre dorénavant un vrai recul ?

Alors pour l'instant cela reste dans un coin de ma tête et je me dis qu'il reste quand même deux ans devant moi. Et j'ai surtout appris avec l'expérience, à prendre mon temps. Par le passé, j'étais toujours hyper focus, en donnant toujours la priorité à l'entraînement y compris dans ma vie personnelle. A présent j'accepte qu'il y ait des pauses, des parenthèses nécessaires durant lesquelles il se passe moins de choses. Ces étapes sont toutes aussi importantes pour se ressourcer et c'est exactement ce que je suis en train de faire. Mais ça reste dans ma tête bien sûr, car c'est l'objectif principal, évident à court et moyen terme même si je n'y pense pas tous les jours en me levant.

Les vacances appartiennent sans doute à ces périodes plus calmes : quel genre à votre préférence ? Voyage au bout du monde, à l'aventure, retraite zen au calme ou échappées joyeuses en tribu ?

Je n'ai pas de stéréotype de vacances. J'ai fait beaucoup de voyages déjà, dans des endroits très variés. Mais je pense que mes vacances préférées furent à Tahiti. Pas seulement pour la beauté du lieu mais surtout pour la découverte de la culture et pour les polynésiens juste incroyables de gentillesse. En fait on part à Tahiti en se disant qu'on y va pour la beauté des lagons, des paysages et là-bas on tombe d'abord sous le charme des habitants, leur humanité et leur simplicité. Donc je dirais que ce qui me touche le plus dans les voyages c'est la découverte des autres et de leur culture, presque avant le reste. J'ai été à Bali, en Islande aussi et c'était génial. Et j'aime bien sur place avoir un vrai contact, direct et franc, avec les habitants.



**« Plonge !
Tome 4
Le retour du héros »**

Textes : Florent Manaudou,
Olivia de Dieuleveult
Illustrations : Isabel Escalante
aux Éditions Michel Lafon,
10,95 €



Vieux port de Nyhavn au centre de Copenhague, Danemark

© Adobe Stock

Votre fiancée est danoise. Vous a-t-elle déjà fait découvrir son joli pays ?

Oui j'y suis allé plusieurs fois durant ces deux dernières années. C'est une culture différente c'est vrai, mais ma mère est hollandaise ! Et il est évident que la manière de vivre là-bas se rapproche beaucoup plus de celle des Pays-Bas que de la nôtre en France. En plus je crois que pendant des années on parlait des danois comme du peuple le plus heureux du monde. C'est vrai que la vie y est très sympa et que c'est un pays que j'aime beaucoup mais là je viens de déménager dans le sud de la France. Or le côté « manque de lumière » est un peu difficile pour moi là-haut (rires). En plus c'est vraiment l'opposé de Marseille que je viens de quitter. Au Danemark, les gens sont respectueux des règles : on ne se gare pas n'importe où ce qui est tout le contraire à Marseille ! Quand je suis monté au Danemark il fallait que je fasse attention à plein de choses ce dont je n'avais plus l'habitude mais inversement quand ma fiancée est venue à Marseille pour elle cela a été plus compliqué ! (rires) Elle ne comprenait pas que les gens se moquent des règles. En attendant, là-haut ce n'est pas la côte d'Azur pourtant, malgré le manque de soleil, ils ont développé un bel art de vivre, très chaleureux.

Quels seraient vos autres désirs de voyages ?

Il y a plein d'endroits où je rêve d'aller mais depuis très longtemps, j'aimerais aller découvrir le Japon. Depuis que j'ai vu « Le Dernier Samouraï » avec Tom Cruise j'ai envie de mieux comprendre cette culture japonaise. Pas la version urbaine et moderne, mais plutôt celle, millénaire et historique. Visiter des endroits inédits, des anciens temples, comprendre les traditions. Je

voulais le faire l'été dernier durant les Jeux olympiques et rester un peu plus longtemps, sauf que tout a été interdit forcément à cause des restrictions sanitaires. Il y a New York aussi. C'est incroyable mais je n'ai encore jamais eu l'occasion non plus d'aller à New York !



© Adobe Stock

Parlez-nous de

Bruno Solo et Yvan le Bolloc'h

La série CAMERA CAFE a vingt ans. Déjà. Pour marquer cet anniversaire, M6 diffusera prochainement un prime exclusif. Hervé Dumont et Jean Claude Convenant ont pris quelques jolies rides mais pas leurs propos.

Cependant la caricature de ces deux personnages ne saurait faire oublier l'esprit, l'analyse, la poésie et l'humour naturel des comédiens qui leur donnent vie et qui sont aussi les auteurs de cette série à succès. Rencontre très sympathique avec Bruno Solo et Yvan Le Bolloc'h, deux hommes attachants et sincères, aux antipodes d'un certain star system.



CAMERA CAFE a 20 ans. Vous achevez la préparation d'un prime exclusif avec M6 pour marquer cet anniversaire : une évidence, un besoin ? Racontez-nous.

Bruno Solo : Une évidence forcément puisque le premier épisode fut à l'antenne en 2001 et que nous ne pouvions pas manquer l'anniversaire le plus symbolique qui soit : les fameux « vingt ans » ! Ce n'est pas rien 20 ans, c'est la fin de l'innocence le début de l'âge adulte en fonction de là où l'on se place. Et cela a semblé aussi très logique à M6. Toutefois il n'a pas été

simple de faire accepter l'idée d'un « CAMERA CAFE » tel qu'en lui-même, une farce sarcastique voire cruelle. Ce qui est une vraie posture que nous revendiquons à l'aune des réseaux sociaux aujourd'hui, qui jugent et qui lissent. En fait, l'histoire se déroule tout au long d'une seule journée en 2019, où par l'intermédiaire de situations et de flashbacks nous allons raconter vingt années. Et raconter ainsi, comment ces deux imbéciles et leurs collègues qui eux le sont nettement moins, ont traversé ces années avec l'arrivée des réseaux sociaux, #balancetonporc, les gilets jaunes, les attentats, l'écologie, les changements de présidents mais aussi



Ploumanac'h

© Adobe Stock

la Coupe du Monde ou encore la mort de Johnny avec en point d'orgue, la pandémie. A noter que nous avons commencé le tournage à Bruxelles deux jours avant l'invasion en Ukraine. Un événement majeur mais qui, de ce fait, ne sera pas traité dans le film entre autres.

Yvan le Bolloc'h : Il est certain qu'on ne peut pas mesurer non plus tout ce qui a changé dans le monde du travail. Des choses nous auront échappées mais les rapports humains et de classe, eux, sont immuables. La barricade ne comporte que deux côtés. En parallèle, ces vingt ans là, c'est aussi vingt ans d'amitié entre nous deux et tous les autres membres de l'équipe. C'est à la fois une chance et une fête de pouvoir se retrouver ainsi, sans que les drames de la vie ne nous aient séparés. Tout le monde a eu le bon goût de rester en vie ! C'est également vingt ans de relation avec un employeur qui s'appelle M6 : ce qui n'est pas rien. Vingt ans dans nos vies personnelles et enfin vingt ans dans l'histoire du pays. Et c'est bien cela avant tout le reste : les vingt ans de « CAMERA CAFE » c'est vingt ans d'histoire française vue par et avec Hervé Dumont, Jean Claude Convenant et les employés d'une petite boîte française, Geugène Electro Stim, en province dans une région imaginaire. Parce que voilà, finalement à l'époque on avait déjà tout inventé : une région, La Veule, avec sa rivière, La Drisse, sa capitale, Chimoux et des petits villages comme Bagnion-le-Vaseux, Graviers-sur-Glaise ou encore La Ferté-les-Meules.

BS : Ce qui nous donne un « CAMERA CAFE » 100% authentique et dans lequel on voit bien l'évolution des personnages. On a joué avec nos têtes d'aujourd'hui nos personnages qui ont été plus jeunes. Le maquillage et les effets spéciaux nous ont bien servis pour nous rendre parfois un peu plus gracieux parce qu'évidemment en 2001 on n'avait pas tout à fait la même tête ! Mais on s'en sort plutôt très bien et notamment les filles qui sont encore plus belles

maintenant qu'elles ne l'étaient déjà. Il faut dire aussi qu'être comédien nous oblige sans doute davantage à faire attention à soi étant donné que l'image est importante ; c'est quand même un peu notre devoir vis-à-vis du public qui doit nous reconnaître !

YLB : j'ajoute aussi qu'à l'époque, en tant qu'auteurs, nous avons été précurseurs. Depuis les pratiques ont évolué dans le domaine de la fiction. Or il y a vingt ans, je crois que nous étions la seule équipe de production qui comptait jusqu'à 25 auteurs. A ce moment-là on trouvait logique qu'un seul homme ou une seule femme écrive l'équivalent de 700 fois 3 minutes 30 ! Des heures de programme ! Tandis que nous, nous avons vite compris que le nerf de la guerre ce n'était pas tant les acteurs que les auteurs. Et quand tu as chopé le bon concept il faut mettre des auteurs au travail et bien les payer. Donc pas mécontents d'avoir eu raison avant les autres sur ces principes contraires aux dogmes en vigueur au sein des chaînes.

La série se déroule dans un contexte professionnel. Celui-ci est rythmé par les vacances. Ces temps précieux qui sont l'occasion de voir autrement la vie. Que vous inspirent elles ?

YLB : Pour moi les vacances déjà c'est celles de l'enfance. Suivies de celles de jeunes parents, de parents et bientôt il y aura les vacances du futur retraité que je vais devenir ! Je compte bien être un jeune retraité de 60 ans. En vrai, je pourrais presque dire que j'ai passé ma vie à préparer mes vacances, avant tout synonymes de mer et de montagne : je suis un « breton » en fait. Quand on bossait ensemble à la radio, il y a très longtemps avec Bruno, j'avais dit « Travailler, bien sûr, mais faut nous laisser le vendredi » pour pouvoir partir un peu loin durant le week-end sinon c'est cuit pour nous les parisiens. Les vacances c'est comme un hymne à la vie surtout quand tu



L'Equateur

© Adobe Stock

pratiques intensivement et à un certain niveau, tous les sports de glisse ; bref, la mer et la montagne sont indispensables à mon équilibre. Et j'ajouterais que pour moi il y a également une notion politique à la définition des vacances. Cela m'évoque : 36, le Front Populaire, les congés payés...

BS : En ce qui me concerne, beaucoup de ce que je suis, je le dois à des vacances justement seul avec mon père durant un voyage quasi initiatique de plusieurs semaines, à l'âge de 13 ans. Grâce aux rencontres qu'on y a faites, aux choses qu'on a vues aux discussions que cela a entraîné et à toutes les émotions suscitées. C'était un peu un voyage à l'aventure, or à cette étape de l'adolescence, je ne dirais pas que cela m'a fait grandir plus vite, mais autrement que mes camarades, c'est certain. En plus comme mon père était une sorte de sage, d'éclaireur, il ne cessait de m'inviter à partager mon ressenti. D'autant que j'étais hyper sensible (et le je suis toujours !). Et ce terreau fait de sentiments m'a beaucoup façonné, construit, nourri. Mes vies d'auteur et d'acteur puisent quelque part et encore dans ces énergies-là.

YLB : Nous aussi ça a commencé très tôt dans la famille. Nous étions en quelque sorte des exilés bretons à Paris. J'en ai même écrit un sketch « Nous aussi dans la famille le Bolloc'h on a connu les grandes migrations. Direction la Bretagne du nord ! Bretagne sud, jamais : il y fait trop chaud. » Et dès l'été venu, on se retrouvait sur le parvis de la cité avec ceux qui chargeaient leur voiture pour descendre au Maroc, ceux qui partaient au Portugal. Moi mon père était juché sur le toit de la R14 verte (un peu comme nous quand nous l'avons vue la première fois) Vous vous souvenez la R14, elle était en forme de poire ? Et alors il fallait voir un peu le cirque qu'on mettait sur la galerie ! On a ruiné des années d'études en soufflerie chez Renault (rires). Imaginez

vous, sur le toit de la R14 on mettait carrément le canoé Sevylor© et pour éviter que ça cogne sur le plafond durant le voyage, mon père lestait le tout avec une tente ! On partait hyper tôt et mon père attendait ça avec impatience. Finalement, nous aussi. A l'arrivée, on était heureux d'aller chercher un coin dans un champs pour planter la tente. Et c'est resté ce goût des vacances, du temps ensemble.

BS : Ce qui me fascine en parallèle ce sont les personnes qui sont capables de tout quitter d'un coup pour partir découvrir le monde. Et en fin de compte, un tour du monde c'est un tour de soi avec les autres. « Rendez-vous en terre inconnue * » a été formidable pour moi d'ailleurs. Savoir qu'au moment où l'on se parle, Batbayar est sur cette même planète, en transhumance, avec sa yourte à travers la Mongolie, et qu'il poursuit sa route en fonction des pâturages et du vent, m'émeut. Quelque part les voyages servent à ça aussi, rapprocher les gens au sens figuré parfois du terme. Mais il y a tellement encore d'endroits où j'aimerais aller ! Je regrette souvent de ne pas voyager plus. Bien sûr, nous avons plus les moyens que nos parents, mais en famille, on essaie malgré tout et le plus possible de partir à la découverte, de crapahuter dans des lieux dépaysants où l'on ne dort pas forcément dans l'endroit rêvé. Par exemple, je rêve d'un grand voyage en équateur, qui est l'un des derniers grands voyages qu'a fait mon papa. D'un autre au Japon avec mon épouse pour découvrir en immersion ce pays plein d'histoire et cette culture à la fois féodale et high-tech !

**Dans la région du Bulgan, au nord-ouest d'Oulan-Bator avec les cavaliers mongols.*

UOCC
Un Océan de Croisières
Toutes les escales du monde



Découvrez le monde
par la mer

Partez maintenant, cliquez ici



Vert Océan

Bigger Than Us

FLORE VASSEUR

Un film documentaire, plein d'espoir et de courage pour faire passer un message simple : il est grand temps de rallumer nos consciences. Et les premiers à le dire sont les premiers à le faire : Mélati, Winnie, Memory, Mary, Mohamad, René, Xiuhtezcalt. Ils sont 7, filles et garçons, dotés chacun d'une volonté tenace, d'une pugnacité sans faille.

Avec eux, faute de temps, le doute n'a pas sa place. Ils ne jouent pas. Ils sont. Ils font. Ils impulsent le départ du changement dont notre monde a besoin.

Flore Vasseur, écrivain, réalisatrice mais surtout attentive, brosse avec délicatesse et objectivité leurs portraits. Récit et rencontre avec leur meilleure ambassadrice. Définitivement Bigger Than Us



© Bigger Than Us

Quelle est l'origine du projet ?

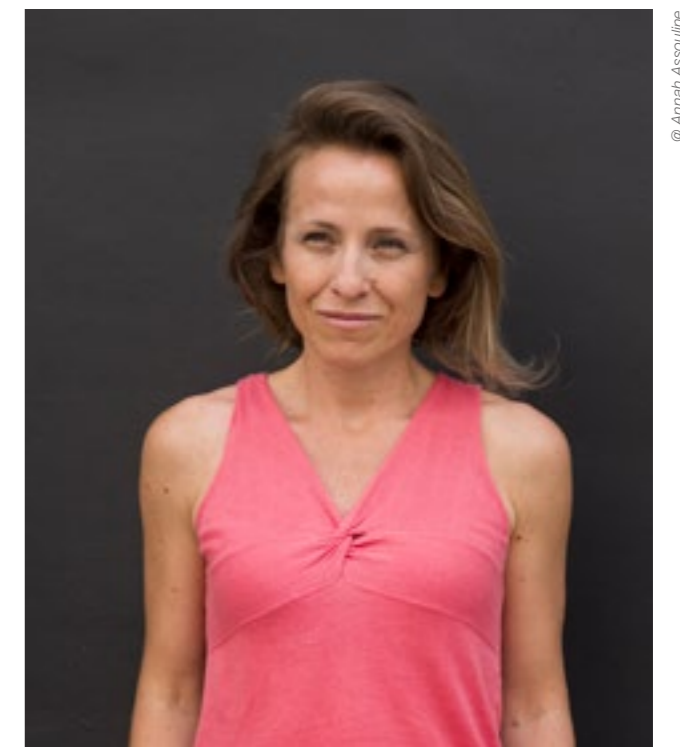
En réalité c'est la rencontre de deux sentiments d'impuissance mais très différents. Le 1^{er} est d'ordre professionnel. D'abord, depuis 2006 j'ai cessé d'être « une femme d'affaires » pour être « une femme en réflexion » sur le monde qui nous entoure. J'ai essayé d'y trouver une utilité et me suis tournée vers l'écriture. Des livres, des portraits, des documentaires pour la télévision et à chaque fois un but identique : faire en sorte que les gens comprennent ce qui se passe dans le monde pour leur donner envie de se mobiliser et d'agir. Or en 2016, j'ai eu l'impression d'être arrivée au bout de ce que je pouvais faire en allant jusqu'à Moscou pour rencontrer Edward Snowden*, gagner sa confiance et raconter son histoire, son combat dans un documentaire filmé, exclusif (disponible en licence libre sur ARTE). Avec ce film, j'ai pensé que j'éveillerais un peu les consciences en étant un relais pour faire bouger les choses. Or j'ai eu l'exact effet inverse. On m'a dit « tu as raison, il est stellaire et incroyable, mais précisément, je ne suis pas Snowden, je ne suis pas comme lui, donc je ne vais rien faire de plus ».

Et la seconde chose, c'est qu'à la même époque, mon fils de 7 ans me demande « Maman, ça veut dire quoi : la planète va mourir ? » Là, je m'aperçois que je ne sais pas lui répondre... Toutes les choses que j'ai à lui dire sont des propos d'adultes incompréhensibles pour lui. Triste constat que celui-ci : être incapable de me mettre à sa « toute grande » hauteur. Résultat et prise de conscience : les adultes c'est inutile, ils ne bougeront pas. Ce qui compte à présent c'est de donner des clefs à cette génération là.

*Edward Joseph Snowden, né le 21 juin 1983 à Elizabeth City, en Caroline du Nord est un lanceur d'alerte américain. Informaticien, ancien employé de la Central Intelligence Agency et de la National Security Agency, il a révélé l'existence de plusieurs programmes de surveillance de masse américains et britanniques

A partir de ce constat comment avez-vous imaginé les étapes ? Comment s'est déroulée la construction de ce projet ? La sélection des « acteurs » ?

En vérité j'ai été très « aidée ». C'est-à-dire, qu'à partir du moment où il était évident pour moi que la priorité des priorités devenait « savoir répondre à la question de mon fils et le faire avec mon métier », sans vous mentir, le même jour, je suis tombée sur l'intervention de Mélati à Athènes. C'est mon meilleur ami qui me l'a adressée. Tout était logique : elle a l'âge de mes enfants donc je l'ai contactée immédiatement. Par la suite et toutes les deux nous allons faire un 1^{er} travail pour ARTE autour d'un documentaire de 52 minutes « Et si les enfants changeaient le monde ». Une grande affection réciproque va naître entre nous deux mais je vais rapidement m'apercevoir en revanche comme tous les activistes que je connais, Mélati est passionnée mais fragile. Il est fondamental qu'elle se connecte à des personnes comme elle, sinon elle finira par s'épuiser et s'arrêtera.



© Annah Assouline



© Bigger Than Us

Comment va s'articuler le choix puis la rencontre avec les autres ? Certains d'entre eux mettent leur jeune vie en danger d'ailleurs, presque malgré eux...

L'idée principale était de rester dans l'action, de la montrer. Mon fils au fond, ce qu'il attend, c'est de savoir quoi faire. Parce qu'il existe oui un activisme de posture, mais il y a ceux qui font, vraiment. Et j'ai été bouleversée par l'humilité et par le résultat. Puis j'ai été rejointe par une équipe formidable. Cependant un film comme celui-ci, au départ, il y a déjà 7 mois de recherches bien sûr.

Et vous quelle est l'énergie qui vous porte ?

Je suis portée par cette énergie depuis 3 ans. J'étais à ma place en suivant le chemin de la question de mon fils. Ensuite quand d'autres se joignent à vous, cette véritable aventure humaine prend forme et devient fantastique à vivre et partager. On parle d'amour là entre nous tous en fait. Que ce soit les artistes, les techniciens...

Après la réalisation d'un tel projet, comment imaginez-vous la suite ?

Je suis dans le métier du « changement culturel » et clairement il faut que je fasse le deuil d'un impact visible et quantifiable ; un peu comme on lance une bouteille à la mer. Donc la prochaine étape elle est simplement de continuer. Poursuivre déjà avec ce film puisque la



© Bigger Than Us

stratégie d'impact se déploie à partir de maintenant. En France tout d'abord, vers les scolaires. Certes nous sommes contents parce que nous avons déjà montré le film à 2500/3000 classes mais il y en a 504 000...il y a donc encore beaucoup de travail ! Le documentaire sort à présent dans une quinzaine de pays. Cependant on sait que le public va nettement moins en salle et s'il y va c'est pour déconnecter de la réalité. En vrai, mon obstacle c'est l'indifférence et la démission des adultes.

En approchant autant la réalité de nos sociétés à travers ce film, vos livres, documentaires ou portraits, avez-vous encore la capacité alors de vous émerveiller du monde sans être anxieuse ?

Carrément, mais c'est l'humain qui m'émerveille en premier ; tout le film n'est que là-dessous d'ailleurs. Néanmoins vous n'avez pas tort car la plupart du temps je suis comme Mélati sur son mur : en équilibre. Parce qu'il est certain que tous les gens que je rencontre, les débats avec les enfants après les projections tout cela « vit » en moi forcément. Certaines remarques et commentaires émeuvent beaucoup. C'est à la fois triste et beau. Mes angoisses elles sont pour mes enfants en fait. Pour nos enfants.



© Bigger Than Us



© Bigger Than Us

Etes-vous parvenue à conserver quelques rêves de voyage pour découvrir le monde autrement que par l'analyse ?

Oui ! J'ai un grand rêve par exemple pour cet été. Partir avec mes enfants en Afrique. En Zambie, entre l'Ouganda et le Malawi (où j'ai filmé) il y a ma fixeuse qui est devenue une amie très chère. Avec elle je voudrais donc tourner dans tous le Malawi avec le film en utilisant un camion équipé pour faire des projections en plein

air. Pour rendre aux habitants ce qu'ils m'ont donné. Je veux retourner voir Memory, voir la Cheffe de Village, le montrer à toutes les femmes de ce pays. Ensuite je veux rejoindre la Zambie pour faire un safari. J'inviterais aussi ma maman pour ses 80 ans. Et je termine par l'Ouganda, faire la même chose avec Winnie. Voilà, ça c'est mon rêve ! Un voyage en famille qui a du sens et qui dessine la continuité du projet.



© Bigger Than Us

Une star, un lieu

Romy Schneider et Saint-Tropez par Henry-Jean Servat



Saint Tropez

Saint-Tropez reste, à jamais, charnellement et sentimentalement, attaché à Brigitte Bardot. Qui a assuré sa gloire et qui se trouve indissolublement liée au petit port Varois, qui n'était pas, pour autant, inconnu du reste de la planète lorsque BB incarna, sur ses plages et dans ses ruelles, le personnage sexy et sulfureux de la Juliette de 'Et Dieu créa la femme'. A sa suite, à Saint-Tropez, capitale d'un monde éternel et de mœurs nouvelles, quantités d'autres actrices sont venues bronzer sur le sable et danser sous les étoiles. Au sommet d'un petit groupe de créatures scintillantes, surnage, peu le savent, Romy Schneider qui découvrit les lieux en venant y tourner 'La Piscine' en 1968. Mais celle qui fut l'éternelle Sissi ne fit pas qu'y passer, en jouant en maillot noir la Marianne de Alain Delon. Elle choisit, elle aussi, tout comme Brigitte, et douze ans après elle, d'habiter à Saint-Tropez, logeant à l'Hôtel de la Ponche, avant de donner naissance à sa fille Sarah qui vit le jour à la clinique locale de l'Oasis, puis d'aller se baigner à la Madrague avec sa propriétaire et de se faire construire une maison à Ramatuelle pour y vivre en famille, avec ses enfants et son mari.

A l'instar de son amie Brigitte, Romy fut, belle et bien, une vraie Tropicane qui, heureuse de l'être, trouva, au bord de la Méditerranée et près de la baie des Canoubiers, une douceur de vivre et la paix du cœur. Là, elle connut une pause et vécut apaisée.



Une exposition, 'Brigitte Bardot et Romy Schneider, sous les soleils de Saint-Tropez', réunit, cet été, des images et des souvenirs, des affiches et des objets, qui racontent les deux actrices, proches pour un temps, pareillement splendides, également resplendissantes, légendes vivantes et amies de cœur. L'expo se tient, du 3 août au 18 septembre sur les deux étages de la villa Jean-Despas, place des Lices, à Saint-Tropez, au cœur même du plus célèbre petit village du monde.



« *Romy LA LÉGENDE* »

Henry-Jean Servat - Édition Hors Collection - 32,00 €

Romy pour l'éternité

Que dire, aujourd'hui, d'une actrice célèbre de quarante-trois ans qui est partie, il y a maintenant quatre décennies ? Qu'elle était belle, et terriblement intelligente. Qu'elle aimait Mozart. Et Visconti. Et Heine. Et nous.

Par-delà la brusquerie de son départ et par-delà une aussi longue absence, nous continuons à aimer Romy. À l'adorer. Romy, ce fut, d'abord, en effet, au tout début, l'indicible frémissement d'un visage cristallin et l'impalpable crissement de longs rubans de soie qui nous comprimaient la poitrine tel du papier cristal qu'on froisse. Fraîche comme un rhume de cœur, entrée dans le cinéma et sa légende à l'âge des premières communions, âme toute blanche, rose aux joues et griffes aux genoux, Romy reste une héroïne crémeuse à la façon d'une friandise fondante, fleur bleue qui danse, avec des étoiles dans les cheveux, la valse de l'empereur sur des parquets cirés. Pendant que les lustres à pampilles, les plafonds chamarrés et les rideaux de brocart tournoient sans fin à son entour, Fräulein Schneider valse à en donner le tournis sur les vestiges d'une Europe en ruines. Romy s'étourdissait pour oublier les cadavres d'après la bataille et les paysages de désolation qu'étaient devenues et l'Autriche et l'Allemagne et l'Europe.

Enfant sensible, adolescente hypersensible, Romy endossa, à la fois malgré elle mais aussi de son plein gré, la responsabilité collective des exactions nazies et des persécutions juives comme si, à elle seule, elle cherchait à en expier l'horreur. Découvrir et que sa mère avait fréquenté des dignitaires du IIIe Reich

et que son père brillait par son absence ne contribua pas peu à exacerber chez elle son sentiment de responsabilité collective. Non impliquée mais horrifiée. Responsable mais pas coupable. Traversant haut la tête, coiffée d'une lourde couronne, ces bluettes pralinées en forme de pâtisseries viennoises, Romy, cernée d'une légende, n'en finit pas, depuis, au souvenir de Papili, de Tante Sophie et de Franz, de traîner à sa suite une ribambelle d'admirateurs enamorés et éblouis. Ainsi pomponnée, ainsi pommagée, trônant dans la vitrine scintillante du château de Schönbrunn, elle s'y figea, tel un aspic en sa gelée, dans une imagerie délicieuse et désuète de princesse pimpante et primesautière qui correspondait à tout, sauf à sa personnalité profonde. Sous le vernis qui se mit à craquer, Sa Majesté, avec un passé qui la hantait, se révélait des plus complexes.

Nous l'aurions laissée et peut-être même oubliée ainsi, au long d'années déboussolées, vilipendée par la presse allemande, heureuse à Paris puis malheureuse avec Delon qui l'avait abandonnée derrière un bouquet de roses, si, une décennie plus tard, elle ne s'était rappelée à notre mémoire en réapparaissant, éblouissante de soleil, en maillot de bain noir d'une pièce, à la surface tiède d'une piscine tropézienne. Nous éprouvâmes alors le sentiment de la redécouvrir, au sortir d'une période un peu rude et un peu perdue, comme née d'une vague nouvelle, non plus en poupée d'opérette mais en vraie femme avec des formes, des fesses et des seins, ce que nous n'avions pas remarqué jusqu'alors, dégageant de la sensualité et suscitant du désir. Loin des fastes et des falbalas, Sissi semblait maintenant créature de chair et de sexe. Puis, peu à peu, au fil des films qui suivirent, Romy se montra, qui plus est, vulnérable, angoissée et dotée de sens, d'un sens qu'elle donnait à ses personnages.

Régnant, après le retrait de Bardot, et au côté de Girardot, sur le peloton de tête des actrices françaises, Romy se coula, via Sautet, dans la peau d'une interprète lumineuse symbolisant et l'intelligence des sentiments et l'épanouissement de la beauté. Elle fut l'incarnation suprême de la femme française des années soixante-dix. Affleuraient, sur son sublime visage, des nuages de sentiments, des brumes de mélancolie, des éclats d'humeur, des éclairs de désenchantement. De caractère pas toujours facile, elle continua, exigeante, à s'attacher les cœurs, alors que le sien se brisait peu à peu. Malheureuse en amour, sous nos yeux effarés et effrayés, vivant une succession de drames, elle nous apparut alors telle une créature de sang et de tripes, jouant à l'écran comme dans la vie avec des motions extrêmes. Jamais, la vraie Romy ne se montra autant elle-même que dans les œuvres qu'elle tournait et en lesquelles elle jouait ou plutôt ne jouait pas. Elle fut, là, au plus proche de sa vérité. Ne jouant jamais, elle était. Actrice jusqu'au tréfonds de son être, Romy incarna le tréfonds du désespoir, nous faisant vivre son agonie et sa mort en direct. Et nous laissant, comme personne d'autre n'y parvint, le sentiment perdu d'une recherche d'un bonheur jamais trouvé, d'une folle fuite en avant, en quête inachevée d'impossibles ailleurs et de lointains infinis.

par Henry-Jean Servat

Prendre le large

Philip Plisson

Photographe salué dans le monde entier, marin de tous les océans, observateur passionné des phares, des côtes, des bateaux, des coups de vents, des marées et des ciels tourmentés, Philip Plisson fait l'actualité avec un livre et un film, « Merci la mer ». Un double hommage à celle « qui m'a tout donné »..



Cadrage, couleur, mouvement, il magnifie l'instant. Son regard fixe l'éphémère qu'il pare d'éternité. Un boîtier, Canon durant 30 ans, désormais Sony Alpha R74, 61 millions de pixels, voici son arme. Quand il dégaine, c'est pour figer l'incroyable beauté de la mer, la révéler, la partager. A 75 ans, Philip Plisson, inlassable photographe du monde marin, signataire de 77 ouvrages, n'en est pas à l'heure du bilan. Comme lui, son art reste en mouvement. La preuve par ce recueil de photos inédites et ce documentaire de 26 minutes réalisé par Jean-François Pahun.

Changement de cap ? Plutôt que d'emprisonner la mer dans votre viseur, vous ressentez le besoin de lui parler, de lui avouer votre passion ?

Philip Plisson : Depuis 1973, date où j'ai commencé à pouvoir vivre de mes photos, les années passent. Elles m'autorisent à faire un point d'étape. Bientôt cinquante années et autant de bouquins, certains co-signés avec les plus grands, Queffelec, Mahé, Kersauson... Cela justifie un instant de recul, l'envie de remercier celle à qui je dois tant. Toute ma vie, le monde marin a été ma source d'inspiration, de création, d'émotion. A mon tour de restituer un peu de ce que j'ai reçu. Je suis l'amoureux qui ressent l'urgence de déclarer sa flamme.



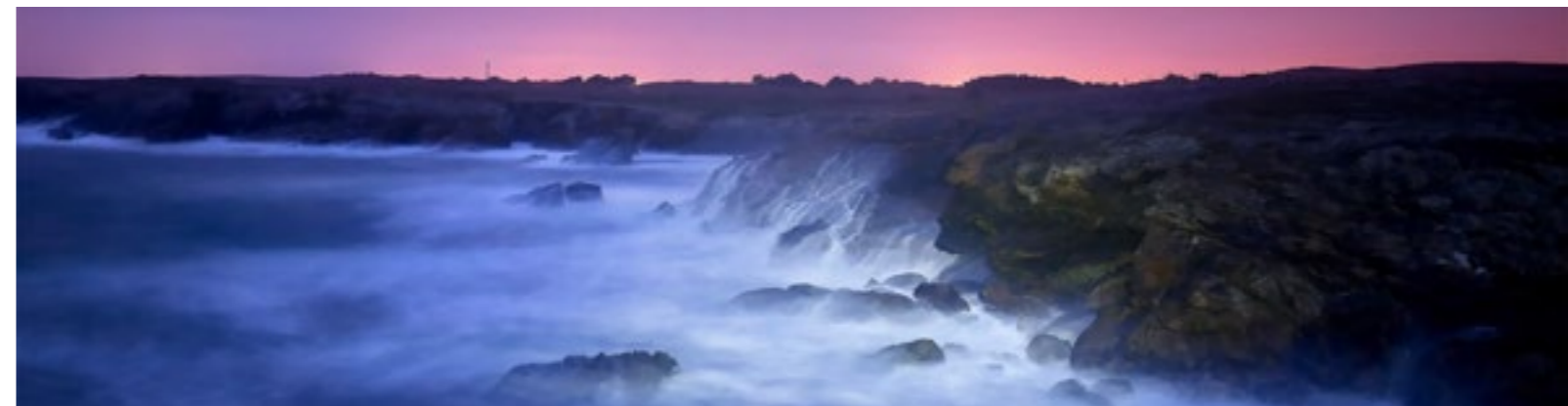
Avis de coup de vent sur les Poulains, Belle-île @ Philip Plisson

Comment a commencé la belle passion ?

P.P. J'avais 4 ans, je passais comme chaque été les vacances à La Trinité-sur-Mer avec mes parents. Ma fascination pour la mer, le large, les bateaux, est née ici. Quelques années plus tard, en 1957, papa que l'océan fascinait autant que moi mais qui n'y connaissait rien question navigation, a acheté un bateau, un joli 10 mètres en bois. Il m'a fait monter à bord et, au fil des années, nous avons appris ensemble à devenir des marins. Juste avant, j'avais 9 ans, ma grand-mère m'a offert un appareil photo. Quand je n'étais pas le moussaillon de papa, je sortais ma plate, un de ses cadeaux, et à la godille je rejoignais l'entrée du chenal. Là, je passais des heures à photographier les voiliers qui, à la voile, entraient ou sortaient. Je vivais mes premiers bonheurs.

La vibration est révélée, cela ne fait pas un métier. Comment dédiez-vous votre vie à la photo ?

P.P. : Toute mon adolescence, je shoote, je shoote, je shoote. A 18 ans et un mois, je m'engage dans la Marine Nationale. Je suis affecté au transport de matériel avec port d'attache Papeete en Polynésie française. Aujourd'hui, on imaginerait des vacances parfaites. Mais à l'époque, nous assurons la logistique des essais nucléaires à Mururoa et Fangataufa où j'ai assisté aux huit premiers tirs. Puis je rentre en métropole à Cherbourg, après deux ans de navigation. A mon retour j'épouse Marie-Brigitte avec qui nous aurons trois enfants. En 1973, nous nous installons à Orléans et ouvrons un studio de photos publicitaires. Une aventure formatrice de 10 ans avant de rejoindre La Trinité en 1987. Enfin, je vais pouvoir photographier pour naviguer et naviguer pour photographier. Une précision, j'y tiens : jamais je ne me dis « photographe professionnel » ; je reste un amateur, au sens étymologique, celui qui aime.



Port Barra côte sauvage de Quiberon @ Philip Plisson



Madagascar @ Philip Plisson



Le Kerala, Inde du Sud @ Philip Plisson

Votre véritable prénom est Philippe, pourquoi avoir opté pour sa version britannique ?

P.P. : Dans la bibliothèque du collège où j'étais en pension, il y avait des livres en anglais, dans l'un d'eux, le héros s'appelait Philip, j'ai trouvé ça très chic, très élégant. Je n'ai jamais changé d'avis. Voyez l'importance que peut prendre un détail... Comme dans la composition d'une photo.

De toutes les images que vous commercialisez depuis votre atelier-exposition de Crac'h (golfe du Morbihan), quelle est votre préférée ?

P.P. : C'est la prochaine que je prendrai.

Quelle est la plus vendue ?

P.P. Sans contestation possible, il s'agit de « Avis de coup de vent sur le phare de la pointe des Poulains à Belle-Île-en-Mer ». J'ai pris cette photo le 26 novembre 1996 depuis un hélicoptère avec des rafales à 130 km/h. Il paraît qu'à ce moment, j'ai hurlé à mon pilote « P... quelle plaque ! ». J'étais certain d'avoir mis en boîte une image marquante, tous les photographes connaissent ce frisson d'extase quand ils savent qu'ils tiennent « leur » photo. En poster ou en tirage encadré, elle a été diffusée dans le monde entier à un peu plus de 4 millions d'exemplaires.

De la gloire au chaos, il n'y a qu'un pas, en 2010, vos ateliers et votre galerie sont détruits par un incendie, vous perdez tout.

P.P. : Vraiment tout, je n'ai plus rien. 3 000 m² de bâtiments brûlés avec 35 années d'archives photographiques, 37 salariés à l'arrêt, comme ma vie, tout est fini. Mais grâce à mon épouse, Marie-Brigitte, et mes trois enfants, Guillaume, Anne et Franck, je n'ai pas lâché la barre.

Pour exercer votre art et par passion du voyage, vous avez couru le monde, Irlande, Seychelles, Brésil, Madagascar, Inde, Etats-Unis, Antarctique, Bijagos, Vietnam, etc. Quelles ont été vos escales préférées ?

P.P. : Chaque voyage est une aventure qui commence et je les savoure toutes. Je crois aux vertus de la découverte et de l'ailleurs, raison pour laquelle, dans le livre comme dans le film, j'ai placé en exergue « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage. Heureux qui comme Ulysse a vu cent paysages » J'avoue une affection particulière pour la Martinique, ses beautés naturelles, sa population, sa cuisine, sa musique... Et puis, la Polynésie aussi, mon premier grand voyage sous l'uniforme, désormais le site d'inoubliables balades en mer en compagnie de mon ami Olivier de Kersauson. Nous nous connaissons depuis l'enfance, à La Trinité, nous embarquions tous les deux sur le bateau de papa. Il est rare qu'un jour passe sans qu'on s'appelle. Allez, j'ajoute la Corse où la mer est si belle, l'Islande pour ses incroyables reliefs géologiques, ainsi que la côte ouest du Groenland à l'incomparable pureté.

Vous avez photographié chaque mètre carré de la Bretagne, toutes les îles de la région, tous ses phares, mais également la plupart de ses bateaux. Vous avez beaucoup navigué. Êtes-vous toujours prêt à larguer les amarres ?

P.P. : J'ai eu la chance d'avoir de merveilleux voiliers, y compris certains de compétition. Je n'ai gardé que ma petite merveille, Sainte-Marine, une ombrine Bénèteau de 1964, un canot de 5,80 m. Je l'ai utilisée durant cinq ans à Venise, un délice et un beau bouquin avec elle. Pour l'anecdote, j'ai découvert dernièrement qu'elle avait été rien moins que le propre bateau d'André Bénèteau, et le premier bateau en plastique des chantiers !

Quels sont les objets fétiches que vous gardez dans votre bureau ?

P.P. : Je ne cultive pas la nostalgie, mais j'avoue être attaché à quelques rappels de merveilleux moments, mon uniforme de Matelot, le compas qui était à bord du bateau de mon père, un pavillon américain reçu du Yacht Club de la Nouvelle-Orléans, le lion de Venise dessiné pour la Coupe de l'America... Sans oublier mon Leica, prêt à être déclenché ! Ce sont les souvenirs qui composent mon hymne à la mer.



« Partageons un instant ce qu'un jour j'ai emprunté à la Mer »

« Merci la Mer »
Philip Plisson
Éditions Plisson - La Trinité

Retrouvez les photos et l'actualité de Philip Plisson sur www.plisson.com

La France Autrement

Bourgogne Franche Comté

TOUT UN MONDE DEHORS

À l'arrivée des beaux jours, quoi de plus agréable que de profiter du soleil, de l'air pur et des grands espaces ?

Les Montagnes du Jura se prêtent parfaitement à l'exploration.

Au milieu d'une flore luxuriante, de villages pittoresques, voici quelques-unes de nos idées de promenades pour déconnecter, respirer et profiter pleinement du slow-tourisme !



© Julie Hann - BFC Tourisme



© World Eise / Montagne du Jura - BFC Tourisme

Les Quatre Lacs et le Pic de l'Aigle

Perché à environ 900 mètres d'altitude, le belvédère des 4 lacs offre une vision panoramique sur les différents reliefs arrondis du Jura et permet d'embrasser du regard 4 lacs d'origine glaciaire, aux eaux profondes et claires qui composent un paysage exceptionnel : l'lay, Narlay, Petit et Grand Maclu... Jade, saphir, turquoise, kaki, de là-haut, les nuances de vert et bleu varient au gré des saisons et des jours pour un spectacle sans cesse renouvelé

Si ces jolis lacs s'admirent depuis les belvédères, ils se découvrent aussi au fil de randonnées pédestres. Surnommé d'ailleurs « La Petite Ecosse » le site des 4 lacs est un endroit préservé idéal pour se balader. A noter toutefois, dans un souci de préservation, la baignade y est interdite. Nous avons retenu deux options de randonnées : le Tour des Quatre Lacs et le Pic de l'Aigle avec le Belvédère des Quatre Lacs

Le tour des Quatre lacs :

Durée : 3 h

Distance : 11 km

Dénivelé : 181 m

Départ / Arrivée : Parking du Mont des lfs

Depuis le parking, traverser prudemment la route D 75 (balisage jaune) et rejoindre le carrefour Monts des lfs. Suivre le chemin à droite en contrebas de la route et accéder à la tête du Lac du Petit Maclu. Emprunter le chemin empierré qui longe successivement les lacs, du Petit Maclu et du Grand Maclu puis qui, après un petit secteur forestier, débouche au bord du lac d'Illy avant de rejoindre le Chemin des lacs. Continuer à droite le chemin (balisage blanc-rouge) jusqu'à Lac d'Illy. (Si vous souhaitez réduire le circuit pour ne réaliser que le tour des trois lacs, bifurquer à droite pour rejoindre le chemin des Bornes puis le Mont des lfs.) Du carrefour Lac d'Illy, traverser prudemment la route D 75 pour suivre un chemin arboré qui mène au hameau de La Fromagerie. Emprunter à droite (balisage jaune) un long chemin boisé et bordé de haies qui rejoint le Raffour puis à droite le village Le Frasnois. Bifurquer à gauche. Le chemin de la Vierge longe l'arrière du village pour retrouver à droite la route D 75. Emprunter la route à gauche, dépasser l'église et la mairie pour trouver la route qui mène au lac de Narlay. Au carrefour Vers Narlay, poursuivre la route à gauche, et rejoindre les maisons en bas du hameau. Suivre le chemin empierré qui contourne en longeant le lac par la gauche. Le chemin remonte jusqu'au parking du Monts des lfs.

<https://randonature.parc-haut-jura.fr/randonnee/tour-des-quatre-lacs/>



© World Eise / Montagne du Jura - BFC Tourisme



© Bestjobbers Elisa & Max - BFC Tourisme

Le Pic de l'Aigle & le Belvédère des Quatre Lacs :

Durée : 3 h

Distance : 9.9 km

Dénivelé : 378 m

Départ / Arrivée : Parking du pic de l'Aigle à Chaux-du-Dombief

Depuis le Parking du Pic, le sentier rocailleux monte (balisage jaune) au nord jusqu'au pied du pic à travers de belles pelouses sèches. Un raidillon à gravir (balisage blanc rouge) sur 200 m débouche au PIC DE L'AIGLE. Le chemin se poursuit au nord-est en serpentant sur la crête boisée. Il se rapproche d'une route forestière par deux fois et accède au Belvédère des Trois Lacs, llay, Grand Maclu et Petit Maclu. Un sentier pierreux toujours en bord de crête débouche au milieu des sapins au BELVEDERE DES QUATRE LACS (panneau d'interprétation). Le sentier remonte à droite à Parking

du Belvédère, en contrebas de la route forestière du bois de Ban. Le chemin à gauche, prolongé d'un sentier, longe, sans jamais s'en approcher, la crête marquée par des ensembles de falaises. Par une rapide descente en lacets, glissante par temps humide, la sente rejoint le bord de la D 75 à la Côte du Maclu. En empruntant la bande cyclable à gauche au bord de la route (balisage jaune) , rejoindre le LAC DU PETIT MACLU (parking). Le chemin longe alors les lacs du Petit Maclu et du Grand Maclu en direction d'llay. Depuis Le Chemin des Lacs, la route à gauche débouche aux Rousselets et sa chapelle, comme enchâssée entre deux arbres. Longez la route à gauche (balisage blanc rouge) pour emprunter un sentier qui vient traverser par deux fois la D39. Le chemin bien marqué (ancienne voie de tram) remonte progressivement au Chemin du Château. Le sentier est alors escarpé jusqu'au Pied du Pic, depuis lequel on revient au départ (balisage jaune).

<https://randonature.parc-haut-jura.fr/randonnee/le-pic-de-laigle/>



© Aurélien Billiois - BFC Tourisme



© Alain Doire - BFC Tourisme

Arbois

Arbois, capitale des vins du Jura, fut la première AOC française en 1936, couronnant une tradition viticole séculaire. C'est une ville où l'art de bien vivre prend tout son sens et où l'on se plaît à s'attarder, portés par la douceur de vivre locale. C'est aussi le pays de Louis Pasteur qui, toute sa vie durant, revint sur ses terres d'enfance. Cette balade vous emmènera sur les sentiers des vignes, à la découverte des terroirs des Corvées et de Curon, qui produisent des vins d'excellence. Ces coteaux légèrement pentus illustrent parfaitement l'essence du terroir jurassien : l'ensoleillement et la faible altitude, des sols caillouteux posés sur des marnes profondes, en contrebas d'une corniche calcaire.

Balade entre les vignes

Distance 3.7 km

Dénivelé : 87 m

Départ/ Arrivée : Arbois

Départ sur le parking du Château Pécauld. L'ensemble de la promenade est balisé en jaune. La première partie de la promenade se déroule en ville. Longez les vignes du château en exposition pour découvrir, sur quelques mètres seulement, les différents cépages locaux. Au poteau «Château Pécauld», prenez la direction «Place Morel» par l'avenue des écoles. Remarquez une belle

fontaine à l'effigie du héros arboisien. Au poteau «Place Morel», continuez en direction de «Changin» par la rue Morel. Au poteau «Changin», prenez la direction Les Corvées par la rue du Petit Changin. Tournez à droite, rue de la Tour-Canoz. Faites un crochet dans les vignes (chemin de terre à droite), reprenez ensuite la Tour Canoz. Au croisement, tournez à droite, direction Les Corvées. Au poteau «Les Corvées», continuez jusqu'au bout de la route goudronnée et suivez le chemin de terre montant dans les vignes sur 200 mètres. Arrivé en haut, longez la forêt jusqu'à la Tour Curon (appelée aussi Tour Canoz) pour profiter d'un très beau point de vue. Redescendez ensuite dans les vignes de la côte Curon, jusqu'à Changin. Au poteau «Changin», prenez la direction «Place Morel» par la rue Saint-Roch, puis à droite, la rue de Montfort. Au poteau «Place Morel», reprenez la rue des écoles jusqu'au château Pécauld. Au retour, profitez-en pour visiter le Musée de la vigne et du vin, dans ce très beau château Pécauld, dont la majeure partie a été reconstruite au XVIe siècle et dont certains murs font partie de l'enceinte originelle de la ville, bâtie au XIIIe siècle.

www.montagnes-du-jura.fr/itineraires-pedestres/balades-entre-les-vignes-arbois

www.montagnes-du-jura.fr/musees/musee-de-la-vigne-et-du-vin-du-jura



© Benjamin Becker - BFC Tourisme



@ Alain Doire - BFC Tourisme

De la France à la Suisse

Envie d'une randonnée plus longue ? Et si vous restiez quelques jours pour découvrir « le chemin des contrebandiers » ? Les contrebandiers, autrefois traqués par les douaniers, vivaient dangereusement en empruntant des itinéraires souvent extrêmes pour « passer » leurs marchandises entre la France et la Suisse. Leurs histoires ont contribué à forger l'identité du pays horloger.

Le chemin des contrebandiers

Quatre jours au départ de Morteau (côté France) et jusqu'à La Chaux-de-Fonds ou le Locle (côté Suisse) avec au programme et entre autres : des sites naturels vertigineux et des musées horlogers d'exception. Le retour en France s'effectue en train via la ligne TER des horlogers frontaliers.

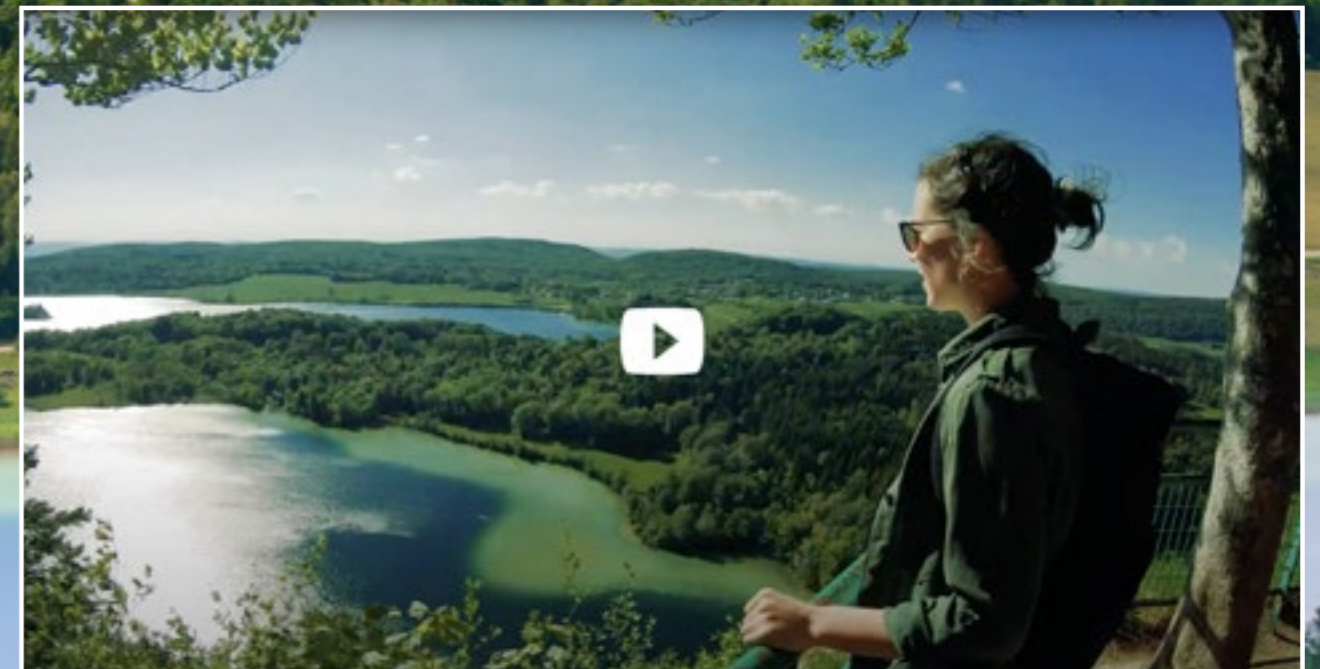
- Étape 1 : de Morteau au Vieux-Châteleu -9,5 km - durée : 5 h
- Étape 2 : du Vieux-Châteleu au Chauffaud -11,8 km - durée : 3 h 30
- Étape 3 : du Chauffaud à Villers-le-Lac -12 km - durée : 3 h 30
- Étape 4 : de Villers-le-Lac au Locle -15 km - durée : 5 h.

www.montagnes-du-jura.fr/sit/sur-les-chemins-de-la-contrebande-franco-suisse



@ BFC Tourisme

Découvrez les vidéos *Montagnes du Jura*



Téléchargez
le magazine
en ligne

@ Michel Joly - BFC Tourisme

Découverte Europe

Madère

L'ÉTERNELLE

L'île flotte en plein Atlantique, à mille kilomètres des mondes ordinaires. Du coup, le ciel en a fait son jardin d'excellence.

A Madère, l'émotion naît avec un vol de pétrels, les baisers s'échangent pour une brassée de fleurs multicolores à moins que ce soit au secret de sentiers qui tourbillonnent à flanc de montagne, vue grand écran sur l'océan. Ici encore, les terrasses composent le monde à tu et à toi des lendemains qui chantent.

Madère inspirerait-elle le voyage des temps nouveaux ?



© Adobe Stock

Ce gros caillou tapissé d'émeraude et de jardins exubérants fait le beau à quatre heures de vol de la France. Une seule de décalage horaire. Epatant pour une escapade toutes saisons tant la météo y cultive sa douceur. Mieux : Madère, couvre 740 km², une miniature, où 270 000 habitants veillent à ce que ni les modes, encore moins les urgences, ne viennent altérer leur bonheur d'une vie toute simple, sans frime ni chichi. On les comprend. Son tempérament volcanique forge les âmes au feu et à la vibration, à la puissance des éléments comme aux beautés de la Création. **Bref, voici une île à l'écart des genres, au-delà des temps.**

Longtemps, elle fut confinée à l'insignifiance. On en faisait une planque pour gentils retraités, un bout de

piste pour vacances plan-plan. Ses contempteurs soulignaient l'absence de plage – ils en oubliaient les fabuleuses piscines naturelles, celle de Porto Moniz en particulier-, son ambiance pépère – qu'ils viennent jouer du mollet sur les sentiers d'altitude, jusqu'à 1 800 mètres, ou trinquer dans les tavernes de Funchal et on en reparle !-, le standing ras les fuchsias de la destination – alors, ils n'ont jamais mis les pieds au Reid's, palace historique doté d'une table à macaron Michelin, pas plus qu'au Socalco Nature de Calheta, modèle de gastronomie réinventée version locavore ! Pourtant quelques indices auraient dû leur rappeler les talents de cette île qui, toute discrète, brille de mille feux.



Piscines naturelles de Porto Moniz - © Adobe Stock

De Sissi à CR7

Dès 1860, la cour d'Autriche n'a d'yeux que pour elle. Les Habsbourg en font le complément maritime de leurs sommets alpins. Ils y envoient Sissi durant cinq mois, histoire de calmer une vilaine toux autant que des relations houleuses avec sa belle-mère. Entre balades au grand air, leçons de mandoline et bains de mer, Elizabeth retrouve vite le sourire. Plus tard, elle n'a qu'une envie, revenir. Elle s'installe au Reid's, le rendez-vous chic de l'aristocratie européenne qui savoure les douceurs d'un lieu où, **dixit Paul Morand « L'été vient passer l'hiver ».**

Neuf décennies plus loin, janvier 1950, Winston Churchill débarque au même endroit. En excursion pour Camara de Lobos, flambé par le chaos des falaises, les ombres mystérieuses de l'Atlantique et l'exubérance des floraisons, le vieux Lion plante son

chevalet. Pause, pinceaux en alerte, cigare au bec. Ses aquarelles de Madère se vendent désormais une fortune.

Enfin, si les Madériens n'hésitent jamais à se signer face à une chapelle noyée sous les lauriers ou en passant devant la croix plantée en bord de chemin, ils applaudissent tout autant l'enfant du pays, gloire du foot, roi des buteurs (plus de 800), idole de tous les gamins de Madère. Cristiano Ronaldo, les fans disent « CR7 », est né à Funchal en 1985. En hommage à son berceau, il a ouvert un hôtel, le CR7 bien sûr, rien de tapageur mais une maison garnie d'une belle collection de maillots, trophées, ballons et photos (aucune de ses Bugatti n'est dans le garage) qui ravissent ses adorateurs. Tous ses matches sont diffusés sur écran géant. Qu'il marque et c'est tournée générale offerte par la direction !



Camara de Lobos - © Adobe Stock



L'hymne à la Poncha - © Adobe Stock

L'hymne à la poncha

« Outre la météo, toujours bienveillante, la nature, exceptionnelle côté jardins et forêts, Madère révèle une fabuleuse qualité de vie, faite de simplicité, de bienveillance et d'authenticité ». Le verdict émane du meilleur connaisseur de l'île, **Helmut Stuckelsweiger, patron de Top of Travel, voyageur français de référence sur la destination. Depuis 1982**, il s'y rend trois ou quatre fois par an, nécessité professionnelle autant que plaisir personnel, c'est dire. Il ajoute : « **Derrière ses classiques touristiques, Madère garde une incroyable capacité à surprendre. Par exemple, la gentillesse de sa population qui accueille ses visiteurs comme nulle part ailleurs, guides et taxis se sont mis au français, chefs géniaux qui inventent leur nouvelle cuisine, convivialité des terrasses, etc. J'adore aussi la diversité des offres toniques, rando, treks, sorties en mer pour la pêche ou la rencontre avec les dauphins, les dégustations de vin ou de rhum, sans oublier, sur un autre registre, le marché aux poissons, celui aux fleurs, génial ! Et les soirées poncha, le cocktail local à base de rhum blanc,**

oranges pressées, jus de canne et trait de citron. Irrésistible ! » L'accroc de Madère déroule alors un programme idéal, tel que décliné en autotour dans la brochure Top of Travel.

Passer d'abord une journée à **Funchal**. Commencer par les marchés. Puis emprunter le téléphérique qui grimpe au sommet de la capitale en 15 minutes, vue royale sur la baie et les vieux quartiers. Escale au jardin botanique, un des plus beaux du monde. Céder bien entendu au frisson de la redescente en panier d'osier, les *carreiros*, un classique de Madère. Faire une confiance aveugle aux messieurs à canotier qui guident en courant ce curieux attelage. En soirée, explorer les gargotes et les terrasses invariablement joyeuses autour d'une poncha, patron, tu nous remets ça, c'est ma tournée !

Un balcon entre montagne et océan

Prendre ensuite la route, cap plein nord, vers **Santana**. Etonnant : à peine franchies les portes de Funchal, la pleine nature impose son effervescence, haies de rhododendrons, tapis d'agapanthes, vignes, forêts de lauriers... avant de gagner le village célèbre pour



La Levada do Caldeirão - © Adobe Stock

ses maisonnettes à toit pentu et aux façades colorées. Selfie, s'il vous plaît ! Filer prendre un grand bol d'air sur **la levada do Caldeirão verde**, ce chemin taillé à flanc de roche le long des canaux d'irrigation. Vue à couper le souffle. En garder un peu pour admirer cascades, fougères arborescentes, lauriers et symphonie de vert. Etape suivante, **Porto Moniz**, une enclave de pêcheurs à la pointe ouest de Madère. D'un côté, la montagne, émeraude et noire, percée de piscines naturelles, de l'autre, le grand large, le souvenir des baleiniers et l'actualité des meilleures cuistos de l'île, spécialité poissons ! Entre deux, suivre l'un des très nombreux sentiers de randonnée tracés dans la région, tous offrent des vues vertigineuses sur l'Atlantique. Le lendemain, après avoir traversé à train de sénateur les forêts via la route qui tourbillonne plein sud, pas question de manquer **Pol do Mar**, charmant petit village de pêcheur, encore moins son voisin, **Jardim do Mar**, exceptionnelle vision d'Eden avec son entrelacs de ruelles pavées et de jardins fleuris où les voitures sont bannies, une merveille. Enfin, avant de retrouver Funchal, pause à **Calheta**, royaume de la canne à sucre et de la banane. Dégustation de rhum et table raffinée à Socalco Nature, chez Neila, parfaitement francophone, et Octavio.

Le voyage nouvelle ère

C'est assez pour imaginer que « l'île de l'éternel printemps », « le jardin de l'Atlantique », comme on dit, offre une vibrante démonstration du voyage tel qu'on l'aime aujourd'hui, réfutant les dogmes du monde d'avant. Madère ne sera jamais Manhattan, Florence ou Rio. La simplicité locale reste à mille lieux du bling bling et des néons Dubaï, Las Vegas ou Singapour. Nature, grand air, soleil, sécurité, convivialité... font la démonstration de vacances comme on en rêve à nouveau, loin des bousculades, des urgences et des additions pour gogos. Voilà une excellente nouvelle. **Helmut Stuckelsweiger*** s'en réjouit et va plus loin : « **Depuis plus de quarante ans, j'observe que la magie de Madère opère dès le premier séjour, on n'a dès lors qu'une envie, revenir !** ». D'accord, à Madère, on y va. Promis, on y retournera.



Santana - © Adobe Stock

Les bons plans d'Helmut

- **Ses randonnées** : de Boca da Corrida (Jardim da Serra) à Encumeada, 17 kilomètres en pleine montagne, l'ancien chemin royal. Ou du mirador de Portela jusqu'au petit port de Canical, 22 kilomètres alternant forêt et désert de lave, un panorama de vertige !
- **Ses tables** : à Funchal, **La ao Fundo**, le chef cuisine le thon comme aucun autre ! A Calheta, **Socalco Nature** pour le chic de l'endroit et la nouvelle cuisine d'Octavio Freitas.
- **Son bar** : dans la rue piétonne de Funchal, **Venda Velha**, rendez-vous des amateurs de poncha.
- **Sa visite** : à Funchal, **Nini Design Center**, à la fois site d'exposition, atelier de création, boutique et restaurant installé sur la jetée du port. Vue inoubliable sur la ville.

Renseignements et informations :

<http://www.topoftravel.fr/>



© Adobe Stock

Destination Monde

La Havane, vraie de vraie

Incredyable peuple cubain. Pandémie, interdits, pénurie... Rien n'y fait, son inventivité, sa fierté et son entrain surmontent tous les obstacles. Illustration avec une promenade au fil des rues de La Havane.



© Adobe Stock

D'un côté, il y a la carte postale. Elle tient bon. Vieilles guimbardes américaines des fifties, Chevrolet, Pontiac, Cadillac, repeintes aux couleurs des tropiques, rouge cerise, vert amande, bleu lagon... La portière grince mais le gros diesel Toyota désormais logé sous le capot monte la gamme des pétarades avec brio. La Havane compterait 120 000 de ces bijoux, tous devenus taxi chic, 30 euros l'heure de balade, cascade de suppléments réclamés au final et vidéo souvenir pour la vie. Autrement, on hêlera la bicyclette-taxi dotée d'une plateforme arrière, ou sa version électrique. Diviser le prix réclamé par deux et laisser venir.

L'argent local, le peso, subit une inflation démentielle, 70% dit Granma, le quotidien du Parti communiste, 700% ronchonne la rue. Alors, place au système

D comme dollar, E comme euro. Le cours officiel de la devise européenne, celui de la banque, est de 26 pesos. Dans la rue ou mieux, chez des amis, on en donne 90, voire 100. Du coup, l'excellent daiquiri concocté au Floridita, le repaire du soiffard Hemingway, est affiché 250 pesos, 10 euros quand on est royal au bar, 2,50 euros si on la joue Havana pur jus. Idem pour la langouste, la chemise quatre poches ou la boîte de cigares. Sauf militantisme béat envers les héritiers de Fidel, l'affaire est vite entendue. On embarquera donc avec une liasse d'euros qu'on changera au fur et à mesure du séjour contre des pesos crades et chiffonnés, garants d'un budget vacances riquiqui. Explication. Sous embargo américain, Cuba a besoin d'euros et de dollars, pour payer cash ses fournisseurs étrangers, pétrole, engrais, pièces détachées, tissus, etc. Pour ce faire, deux solutions : capter le portefeuille des visiteurs ; et assécher celui des Cubains, alimenté par les cousins de Miami ou le marché noir local. Posséder des devises permet en effet de fréquenter les magasins d'Etat qui disposent de tout, vins, leggings dernier cri, téléphones, réfrigérateur, crèmes de beauté... La classe, mais accessible uniquement en dollars.



© Adobe Stock

Baiser volé, amours égarées

La visite classique de La Havane, cathédrale, palais historiques, musées à la gloire de la Révolution, fabriques de cigares, galeries d'art et bars se fera guide touristique à la main, ils en tiennent la chronique attentive.

Toutefois, cette ville incroyablement belle se respire d'abord au niveau de sa rue. Vibrante, sensuelle, rythmée en permanence. Salsa, rumba, boléro, mambo chantent l'hymne de la rencontre, du baiser volé, des amours égarées..., autant de musiques jaillies à mille Watts depuis une cour délabrée, un appartement grand ouvert, une ruine mangée par le lierre et les bougainvillées. Personne ne parle de pauvreté le long des ruelles tendues de façades décaties. On y fait la queue avec résignation, à tu et à toi avec ses voisins de patience, pour le pain, les médicaments, le coiffeur, les fringues, un bâton de rouge à lèvres... Bref, pour tout. Pas d'urgence, ce n'est qu'une question de temps, les tropiques savent l'habiller de sérénité. Pas besoin de se connaître pour saluer les dames d'un « Amor » ou « Corazon », mon amour, mon cœur. Aux messieurs, on sert du « Companero », compagnon. Vous voici en un clin d'œil élevé au rang de Maître des Barbudos, de Héros de la Révolution, pétoire en bandoulière, Cohiba au bec. Les collégiens traînent la savate, jean déchiré et t-shirt à la gloire de Drake. Seuls les touristes bombent le torse sous le portrait du Che qui tapisse les boutiques de souvenirs. Les jeunettes,

elles, déambulent en grappe, short slim, pomponnées de frais, balançant leur féminité avec autant de fierté que d'espièglerie. Main dans la main, les amoureux roucoulent le long du Malecon, la longue promenade des bords d'Atlantique protégée par un muret que certaines vagues éclaboussent, les filles rigolent en sautillant, les beaux gosses jouent les braves en défilant le large. Interdiction d'y aller, se contenter d'en rêver.

Filles que l'école n'a pas retenues

Changement de décor, 20 mètres en deçà, rue San Lazaro. Le long de cette travée cabossée, le discours officiel indiffère, les amours joyeuses laissent de marbre et l'embargo ne touche personne. Même pas mal. Ses habitants vivent au ras d'une rue délabrée par l'indifférence. De chaque côté, les majestueuses maisons coloniales tombent en ruines. Portes et fenêtres sont calfeutrées avec des feuilles plastique déchirées, des planches mal ajustées. Les patios débordent de gravats, d'ordures, les graffitis tapissent les couloirs sombres. Les gens ? Leur peau devient plus sombre dans ce ghetto, squat géant d'un quartier en quête de démolition. Les lascars travaillent les biscotos, gamins habillés de rien, déchirés de partout, chiens affalés, chats rasant les murs, filles que l'école n'a pas retenues. Quelques boutiques miniatures forcent la vie. Clopes, flasque de mauvais rhum, savon. Une enseigne rouge clignote, un bar où siffler sa bière au goulot, histoire d'étancher l'absence et le silence.



© Adobe Stock

Potion magique

Les peu regardant prétendent que le régime castriste ne survit que par les dociles, les dos courbés et les regards soumis. Tout faux. Contrairement à ce qui se passe dans d'autres pays conquis par la faucille et le marteau, Cuba déborde de tempérament. Et que j'engueule les camarades du Parti, et que je hurle d'une fenêtre à l'autre, et que tu me prêtes ta caisse, je te file ma perceuse, hep taxi, baisse tes prix, tu charries ! Cela dit, ne rêvons pas. Le dénuement, l'absence récurrente d'un essentiel, le beurre, les pneus, les ampoules, la ficelle, l'eau de Javel, les privations que

gènèrent 63 années d'embargo, la piètre performance d'une économie fonctionnarisée, l'impossibilité de voyager, de contester, le nombre toujours trop élevé de prisonniers d'opinion... calment les ardeurs. En revanche, impossible de ne pas saluer l'unité de la population, sa solidarité, son infernale créativité qui fait que tout problème finit par trouver sa solution. Ne jamais plier devant l'ogre américain devient un pacte militant. Hypothèse : Cuba tient sa potion magique, elle marie un caractère trempé de noblesse espagnole avec la libre exubérance des îles tropicales et les rigueurs du marxisme-léninisme aux vertus fleuries dès la petite école.



© Adobe Stock



© Adobe Stock

Le parfum d'Ava

La Havane mérite alors qu'on brandisse ses mythes. Cap sur l'hôtel Nacional. Sixième étage, companero, chambre 629. Sur la porte figure un écusson « Suite historique ». Juste à côté, un bouquet de fleurs fraîches et une photo avec légende : « Logement de Madame Ava Gardner, actrice étatsunienne ». Dans les années cinquante, Pandora adorait, elle réclamait les fièvres cubaines que la mafia américaine enflammait. Au Nacional, Lucky Luciano réunissait ses capos, les rails circulaient, les liasses volaient sur les tapis verts qu'entouraient des belles prêtes à être dégrafées, tout comme le holster des massifs qui veillaient. Champagne, s'il vous plait !

Sur la scène, Sinatra emballait sec. Ava n'en fit qu'une bouchée (ils se sont mariés), Fly me to the moon, avant qu'elle s'entiche d'un torero andalou dont elle mordilla les deux oreilles, puis gagna Paris où l'espérait Françoise Sagan. Désormais, le Nacional accueille le plus beau rituel de La Havane. A l'heure du couchant, s'installer dans le somptueux jardin qui déroule son tapis de verdure devant la maison édifée en 1930. Cocktail, orchestre, le ciel se couvre d'or, les belles défilent au bras de leur hidalgo, l'Atlantique s'assagit, le palace rejoue sa gloire d'antan, on dirait une bulle à l'écart du temps. Dans l'excellent restaurant de la maison, la pianiste prolonge la magie, Besame mucho.

Le palais des arts

Enfin, rendez-vous à la FAC, la Fabrica de Arte Cubano. Le site révèle le génie de La Havane. Prenez une usine, vraie de vraie, avec murs et cheminée de briques. Le dernier ouvrier a filé depuis une éternité. Des gamins débordant d'imagination ont occupé le site en le décrétant « Tout en un ». Ateliers d'artistes, peintres, sculpteurs, modeuses, graffeurs, salles d'exposition, boîte de nuit, restaurant, scène musicale, cinéma, ballet, bistro... La FAC invente, bouillonne et festoie sans retenue, comme si dans cet îlot de créativité se forgeait l'éveil de La Havane, sa conscience aigüe, ses rêves illimités. Impossible de ne pas y voir une démonstration de liberté.



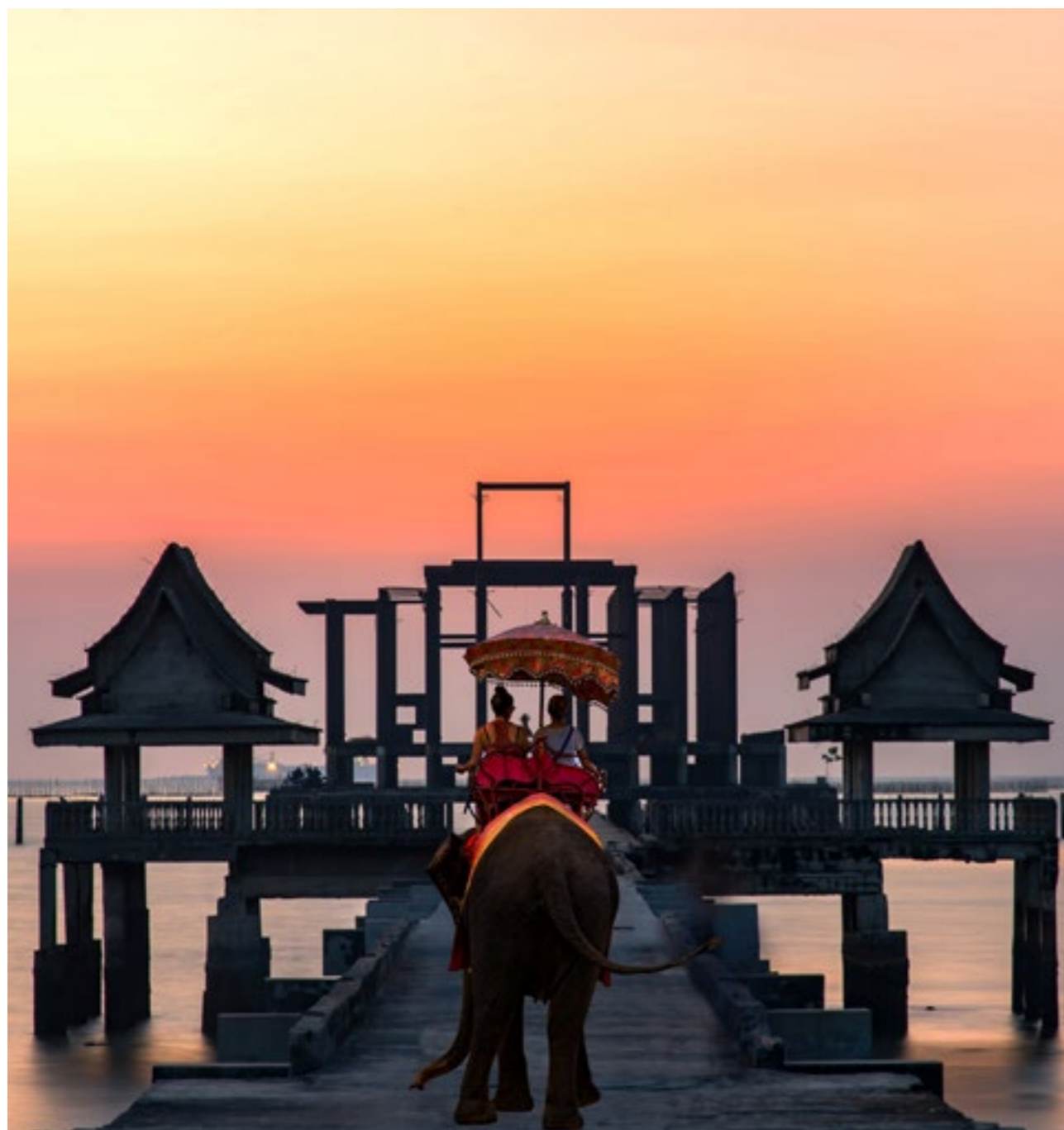
© Adobe Stock

Destination Monde

Phuket

LA POSSIBILITÉ D'UNE ILE!

L'île-phare du tourisme en Thaïlande affiche sa différence. La guerre sanitaire y a été menée avec brio. Elle est (presque) gagnée. Alors, soleil et plages, d'accord, on ne renie pas ses basiques, mais on booste les inédits, jungle, gastronomie, yoga, voile, méditation et même paresse sous les ors du couchant. Des vacances ? A Phuket, c'est plaisir.



© Adobe Stock

Ne pas confondre Thaïlande et Phuket. Deux années durant, l'île a lutté de manière exemplaire contre la pandémie. A distance du continent (le seul pont d'accès a été fermé puis rigoureusement contrôlé), elle s'est verrouillée façon bunker sanitaire. L'option était nécessaire. La Thaïlande recevait jadis 40 millions de touristes par an, Phuket, 14 millions. Un trésor pour les caisses du royaume. Un Covid plus tard, Phuket accueille dix fois moins de visiteurs. Sa stratégie vertueuse était sans doute trop discrète vue de Paris ou de Manhattan. Aéroport silencieux, hôtels vides, rues désertes, rideaux baissés, regards désespérés, recettes en chute libre. Le bilan est injuste au regard des efforts faits pour stopper le virus, vaccination massive (actuellement, 90% de la population locale et 100% des personnels touristiques), contrôle draconien des arrivées.

Frissons borderline

Résultat, plages désertes, tarifs hôteliers en chute libre (souvent, moitié prix), abondance de suggestions, escapade dans la jungle, tables gastronomiques, sorties en mer, séances de yoga, shopping chic... On n'en finirait pas d'égrener les réjouissances accessibles dans la minute pour trois fois rien, accueil tout sourire et service aux petits soins inclus. Page tournée, Phuket cultive son euphorie entre vert tropiques et bleu lagon. Mieux, les petites arnaques, le taxi au compteur détraqué, les soieries synthétiques, les breloques de contrefaçon, la fumette et les menottes trop câlines ont disparu. La ville (416 000 habitants) a perdu ses frissons borderline, mais elle a retrouvé sa sérénité. Les vacanciers savourent.

Depuis le 1er avril, les vaccinés doivent encore se soumettre à un test PCR en débarquant et à un antigénique de contrôle au bout de cinq jours. Ajouter une assurance maladie spéciale Covid, le formulaire sanitaire d'entrée (Thailand Pass), une nuit dans un hôtel référencé. Ne pas oublier de jongler avec les applications, les téléchargements et les attestations. Décourageant pour certains, rassurant pour la plupart. Surtout lorsqu'on sait que l'essentiel de ce nouveau chemin de croix peut incomber à l'agent de voyage auquel on a eu la sagesse de confier son envolée thaïe.

© Adobe Stock



© Adobe Stock

Atout prix

Atterrissage réussi, voici la recette made in Phuket du bonheur pieds dans l'eau, tête à la danse du ballet des colombines, sourire baigné de soleil. On appelle cela les vacances et elles commencent.

Les hôtels ajoutent à la fête. Le superbe Intercontinental, face à la baie de Kamala, anse de sable blond étirée sur plus de 3 kilomètres à l'abri de pins casuarinas, affiche son excellence en matière de service et de tarifs : 215 euros la nuit. Pour un 5-étoiles flambant neuf doté de vastes chambres avec terrasse vue mer, de deux piscines géantes, d'une table gastronomique de référence et d'un service comme seul la Thaïlande sait assurer, on n'a jamais vu ça. Même étonnement version palace d'exception à l'Amanpuri. Il domine la presque île voisine. Ses villas de trois chambres avec piscine privée et parfaite intimité sont accessibles pour un millier d'euros. Cadeau. Dans un registre plus simple, le Marriott, plébiscité par les familles qui adorent son interminable piscine, sa plage somptueuse... casse son addition autour de 120 euros la nuit en chambre double avec lit enfant. Evidemment, ça ne durera pas, mais c'est bluffant.

Les sagesse du ciel

La plage la plus célèbre de l'île, Patong vibrait jadis nuit et jour au rythme des infrabasses. Elle drague actuellement façon slow sur une crique oubliée. Quant au quartier historique de la station, tout de jolies maisons d'architecture coloniale, il a rangé la bousculade au rayon des souvenirs. Séance shopping pour une étoile de soie sauvage, une vraie, un bracelet de lapis-lazuli, de l'authentique, une série de bols laqués à la main, ceux dans lesquels les lamas recueillent leur aumône de riz. Par ascèse revendiquée, ils ne poussent pas jusqu'au Blue Elephant, rue Thalang. Dommage. Cette majestueuse bâtisse des temps anciens plantée

dans un jardin luxuriant, restaurée jusque dans ses moindres recoins, abrite la table la plus gourmande de Phuket, cours de cuisine thaïe compris. Chic et sans chichi, elle est tenue par Kim, patron omniprésent au français parfait, il n'a pas son pareil pour détailler les recettes gourmandes inspirées par sa maman. Demain, promis, on noiera ce péché gourmand dans les fumées d'encens du Wat Chalong. Cet ensemble religieux concentre une multitude de temples veillés par des dizaines de bouddhas dorés qui invitent à louer les sagesse du ciel. Silence, volutes d'encens, mains jointes et ferveur, s'il vous plaît. Dans les jardins voisins, l'ombre d'un frangipanier, un bassin tapissé de fleurs de lotus, une silhouette en robe safran, un enfant... La lumière pointe.



© Adobe Stock



© Adobe Stock

Une autre vie

Ainsi paré d'infinie sagesse, vient l'heure d'accoster sur Maphrao, prononcer Coconut Island. L'île flotte à quelques encablures de Phuket mais a la particularité d'être restée, c'est un miracle, dans son jus : chemins de terre, masures brinquebalantes, forêt dense, barcasses hors d'âge et pétroleuses poussives. Voici le témoignage d'une communauté de pêcheurs restée à l'écart des turbulences et des modes planétaires. Aucun cas de Covid n'y a été détecté. Sourire généreux, main sur le cœur et parfaite simplicité signent l'étonnement d'accueillir ces étranges, venus d'ailleurs. Suit le buffet de mini-crabes grillés, de poissons pêchés ce matin, la pyramide de fruits juste cueillis, les confidences des anciens, la curiosité des jeunots pour le monde d'outre-horizon... Ici, on mesure l'éventail de vies si différentes qui se croisent, celle que nourrit un territoire inchangé depuis la nuit des temps, celle qui papillonne entre nouvelles baskets et magie d'Internet... Non, il n'y a pas de réseau à Maphrao.

Pour le reste du séjour à Phuket, ce sera paresse à l'abri d'une crique déserte, jogging sur la plage, godasses boueuses sur les chemins de jungle qui griffent l'intérieur de l'île entre deux haies d'orchidées

sauvages et de fougères arborescentes, cours de cuisine, Spa, coucher de soleil salué d'un mojito sur le pont d'un élégant catamaran, séance de méditation sous l'égide d'un maître à l'hôtel Banyan Tree, galop sans retenue sur la plage, soirée chic rythmée par le DJ du Catch Beach Club... La liste des envies assure à coup sûr le Loto des vacances réussies. Gagné !

Changer de paradigme

Phuket a donc (presque) gagné le défi sanitaire. La Thaïlande jubile, espérant vite libérer l'ensemble du pays de la pandémie. Certains en profitent pour rêver : la crise, enfin jugulée, n'inviterait-elle pas à changer de paradigme touristique ? Garder cet art de l'accueil unique au monde, cette qualité de service qui sert de modèle à l'hôtellerie planétaire, ce culte de la délicatesse, cuisine, danse, savoir-vivre... Mais bannir la foule, ne plus recycler les euros chiffonnés de nos cités, oublier les rivières de bière autant que les massages à la chaîne...

Phuket montre qu'elle a les ressources pour inventer de nouvelles manières, le génie thaï y fait merveille. Les amoureux du royaume croisent les doigts



© Adobe Stock

L'Italie par Luana Belmondo

Elle parle en mode roulement de tambour, avec passion. Elle raconte sa cuisine « comme à la maison », c'est sa conviction. Elle mène carrière, télé, radio, livres de recettes, coffrets-cadeaux avec l'énergie d'une battante qui s'est fait un prénom. Viva Luana.



« ITALIA MIA »
aux Éditions
Le Cherche-Midi
25 €

Dans ce nouveau livre, c'est à Rome que Luana Belmondo nous convie pour nous faire découvrir sa ville natale et ses merveilles gastronomiques. Et c'est une balade romaine délicieuse illustrée par un reportage photographique original qui nous est offerte à travers plus de 45 recettes dans des chapitres aux noms évocateurs comme « La cuisine de rue », « Campo de' Fiori », « La Dolce Vita », et « Les douceurs de Rome ». Une Rome aussi personnelle qu'attachante où on retrouve pleinement l'authenticité de Luana, sa fraîcheur et sa philosophie de vie généreuse et optimiste. Elle nous confie ses souvenirs, ses coups de cœur, ses meilleures adresses à Rome mais aussi en France. C'est également une œuvre de transmission : elle livre à son fils Alessandro le meilleur de l'Italie.



Abbacchio alla romana con broccoletti

Pour 6 personnes

Préparation
30 min

Cuisson
30 min

Ingrédients

1 gigot d'agneau raccourci
3 anchois sous sel
2 bouquets de brocolis
60 g de farine
1 verre de vin blanc
3 gousses d'ail
6 feuilles de sauge
1 branche de romarin
8 cl d'huile d'olive
½ verre de vinaigre
sel, poivre

- Découpez les brocolis en sommités.
- Faites-les cuire 3 à 4 minutes dans une casserole d'eau bouillante salée (ils doivent rester croquants).
- Égouttez-les et rafraîchissez-les sous l'eau froide.
- Préchauffez le four à 180 °C, thermostat 6.
- Versez le reste de l'huile d'olive dans une grande poêle.
- Jetez-y une gousse d'ail en chemise et les brocolis, faites-les sauter 3 minutes à feu vif, salez, poivrez, puis réservez.
- Coupez le gigot en gros morceaux et passez-les dans la farine.
- Faites chauffer la moitié de l'huile d'olive dans une cocotte.
- Mettez-y les morceaux de gigot à dorer. Salez, poivrez.
- Ajoutez les brins de romarin, la sauge et 2 gousses d'ail hachées.
- Retournez les morceaux plusieurs fois pour bien parfumer.
- Versez le vin mélangé avec le vinaigre et laissez-le s'évaporer.
- Déposez les morceaux de viande sur une plaque allant au four, versez un peu d'eau et couvrez avec un papier aluminium. Placez la plaque dans le four, faites cuire pendant 30 minutes.
- Récupérez la sauce dans la cocotte, ajoutez ½ verre d'eau, puis faites-la chauffer. Ajoutez les anchois qui, en se mélangeant, vont se dissoudre. À la fin, la sauce doit avoir une consistance de sirop.
- Sortez l'agneau du four, présentez les morceaux dans des assiettes avec les brocolis, nappez de sauce, parsemez de romarin et dégustez.

*Ne laissez pas vos rêves
embarquer sans vous !*



UOC
Un Océan de Croisières

Toutes les escales du monde

Une équipe d'experts à votre écoute pour mieux découvrir le monde par la mer
